

Mozart, et les autres

Nadine Gomez

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gomez, N. (2020). Mozart, et les autres. *24 images*, (195), 136–138.

Mozart, et les autres

par NADINE GOMEZ, cinéaste

**Par un après-midi des années 1980,
je devais avoir 4 ans, mes parents ont
décidé de m'amener au cinéma, pour
la première fois de ma courte vie.**

J'imagine qu'ils avaient besoin de se changer les idées de leurs journées interminables à travailler au *El Mariachi*, premier restaurant mexicain de la ville de Québec et où je grandissais entre les tables et les clients. Arrivés au Cinéma Cartier, ils ont acheté des bonbons pour moi, un Canada Dry pour eux, puis on s'est installés dans la salle. Noir. Titre. *Amadeus*, de Miloš Forman. Grosse première fois. Le souvenir que j'en garde ? Un Mozart qui sombre tranquillement dans la maladie et la folie pour finir dans un sac de poubelle, empilé dans une fausse commune. Mon souvenir de la salle ? Rien. Pas même la présence

de mes parents, des gens autour, entrer ou sortir de là. Juste le sac noir qui tombe, lourd, jeté du haut d'une carriole, sur un tas d'autres corps. Clairement, ce n'était pas un film de mon âge et assurément pas un divertissement pour des parents fatigués, mais cette scène qui m'a été présentée sur un écran immense pour mes yeux d'enfant, dans un contexte que je n'avais jamais expérimenté auparavant, je n'ai pas pu l'oublier. Je savais que j'étais allé « au cinéma », j'avais vu quelque chose d'inconnu, la mort en l'occurrence, et j'en étais troublée.

Saut environ 27 ans plus tard, un 31 décembre : j'ai le même âge que Mozart

↑ Amadeus de Miloš Forman (2010)



quand il crée *Les noces de Figaro*, la comparaison s'arrête pas mal là. Je sors d'une relation désagrégée et son goût amer avec une impulsive envie de défoncer l'année. J'erre d'une fête à l'autre pour aboutir, un peu éméchée comme dirait ma mère, sur la piste de danse d'un appartement où le vieux plancher menace de s'effondrer. En mode Yolo avant l'heure, je repars finalement bredouille de « frenchs » et de grandes émotions.

Au réveil, plus envie de rien. Je n'ai aucune résolution pour me motiver, mais je ne veux pas rester là, prise dans mon mal de tête et ma nausée grandissante. Un seul désir me pousse tout de même à

m'habiller, à marcher dans une Montréal engourdie, blanche de neige et d'espoirs nouveaux, puis à traverser le Parc Lafontaine, vide, pour me rendre, en prenant par Prince-Arthur, à l'endroit le plus réconfortant du monde : le Cinéma du Parc. Une fois sur place, je dois d'abord m'approvisionner en éléments de bien-être (thé au lait, Pocky au chocolat, onigri, chips), puis descendre les marches, enveloppée par l'odeur de chlore de la Cité du Parc, descendre plus bas encore, jusqu'au centre de la terre, avant de pouvoir me réfugier, enfin, dans les bancs de la salle #3. Enfouie dans ma caverne, avec ma bouffe, mes foulards, ma solitude, je

m'apaise en sachant que d'autres sont là, quelques sièges plus loin. Éparpillés dans la salle, dans toutes sortes d'états, nous sommes en la meilleure des compagnies, silencieuse et solennelle. Comme moi, ils sont venus voir *Princesse Mononoke* projeté dans une salle obscure où nos cernes ne choquent personne, où nos effluves d'alcool se perdent dans celle du beurre de popcorn et où on peut oublier, le temps du film, nos corps, nos peines, nos échecs, nos ambitions. Ces gens, dont je devine les visages à la lueur de l'écran, sont ma communauté temporaire. À l'unisson, nous sommes transportés sur le dos de la grande louve, émus devant la destruction d'une nature si agilement animée, si magnifiquement irréaliste. Partageant le même air, la même vue, j'espère que cette projection ne s'arrête jamais. De ce jour-là, je me souviens du film, mais je me souviens surtout de la salle.

Ces deux moments en apparence distants sont pourtant plus étroitement liés que Mozart et moi, et la résurgence de leurs souvenirs m'a poussé à en tirer quelques conclusions. D'une part, avec les années, j'ai appris à gérer ma relation aux films. Films d'horreur, d'humour, docus, Tarkovski, *Amadeus*, *Lord of the Rings*. Quand et comment on regarde un film, quoi regarder et ne pas regarder est quelque chose que je fais mieux qu'avant. De l'autre, je suis désormais convaincue qu'il y a certains aspects du cinéma qu'on ne devrait pas dissocier, au risque d'en perdre l'essence. Une évidence peut-être, mais qu'il n'est pas inutile de réaffirmer. D'abord il y a *ce que l'on voit*, seul, avec nos sens, de manière intime. C'est ce que

j'ai vécu comme enfant. L'intensité des images a obnubilé le reste. Voir quelque chose qu'on n'a jamais vu, qu'on ne pouvait pas imaginer exister, c'est la force même des images, leur pouvoir mystique, parfois indélébile. Elles s'ancrent en nous et nous obsèdent une vie durant. Ensuite, et cette dimension est cruciale : au *voir*, il faut ajouter *ensemble*, mon plus grand réconfort en ce lendemain de veille déprimé. Faire le choix de se rendre dans un lieu pour assister à quelque chose collectivement, être témoins, là et au même moment, c'est une condition constitutive de l'humain, mais aussi du cinéma, au même titre que les arts vivants. Car si le cinéma est l'art du temps et du langage, il est aussi un art du rapport entre soi et l'autre. Et l'autre n'est pas juste celui de l'écran. Dans certaines salles, c'est la foule qui devient le spectacle. Elle est euphorique, elle réagit, elle renforce les émotions. Dans d'autres, elle respire fort, sent la fête, dérange. Mais elle fait partie de l'unicité de ce rituel. Voir et entendre à partir de soi, en compagnie de gens qu'on ne connaît pas, et avec qui on peut partager un moment, un commun, un être-ensemble, c'est cela qui fonde le social, avec ses forces et ses travers. La salle de cinéma est donc, à sa façon, une expérience politique. J'ai cru moi aussi que l'accès à tout le contenu du monde, dans le confort de mon salon, était le summum du bonheur. Je sais maintenant, à en être privé, que *voir ensemble* est un privilège immense, une expérience fondatrice, l'une des plus précieuses même. Je m'en souviendrai, je l'espère, quand un voisin de banc me ronflera un Requiem à l'oreille.